

Leopold Sédar SENEGOR : prix Nobel de l'an 2000 ?

CHAKA

poème dramatique à plusieurs voix

AUX MARTYRS BANTOUS DE L'AFRIQUE DU SUD

Rien que la lame claire de ma voix qui te transpercera les sept coeurs.

CHAKA

Voir Voix blanche de l'Outre-mer, mes yeux de l'intérieur éclairent la nuit diamantine.

Il n'est pas besoin du faux jour. Ma poitrine est le bouclier contre quoi se brise ta foudre.
C'est la rosée de l'aube sur les tamarins, et mon soleil s'annonce à l'horizon de verre.
J'entends le roucoulement méridien de Nolivé, j'exulte dans l'intime de mes os.

LA VOIX BLANCHE

Chaka, te voilà comme la panthère ou l'hyène à-la-mauvaise-gueule
À la terre clouée par trois sagaies, promis au néant vagissant.

Te voilà donc à ta passion. Ce fleuve de sang qui te baigne, qu'il te soit pénitence.

CHAKA (*visage calme*)

Oui me voilà entre deux frères, deux traîtres deux larrons
Deux imbeciles hâ ! non certes comme l'hyène, mais comme le Lion d'Ethiopie tête debout.

Me voilà rendu à la terre. Qu'il est radieux le Royaume d'enfance !
Et c'est la fin de ma passion.

LA VOIX BLANCHE

Chaka tu trembles dans l'ultime Sud et le Soleil éclate de rire au zénith.
Obscur dans le jour ô Chaka, tu n'entends pas les hautbois des palombes.

LA VOIX BLANCHE

Tu avoues donc Chaka ! avoueras-tu les millions d'hommes pour toi exterminés

✓1

Des régiments entiers des femmes lourdes et des enfants de lait ?
Toi, le grand pourvoyeur des vautours et des hyènes, le poète du Vallon-de-la-Mort.
On cherchait un guerrier, tu ne fus qu'un boucher.
Les ravins sont torrents de sang, la fontaine source de sang
Les chiens sauvages hurlent à la mort dans les plaines où plane l'aigle de la Mort
O Chaka toi Zoulou, toi plus-que-peste et feu roulant de brousse !

CHAKA

Le plus grand mal, c'est la faiblesse des entrailles.

LA VOIX BLANCHE

Oui !
Oui des cent régiments bien astiqués, velours peluché aigrettes de soie, luisants de graisse comme cuivre rouge. J'ai porté la cognée dans ce bois mort, allumé l'incendie dans la brousse stérile
En propriétaire prudent. C'étaient cendres pour les semaines d'hivernage.

CHAKA

Une basse-cour cacardante, une sourde volière de mange-m'ils

La faiblesse du cœur est sainte...

Ah ! tu crois que je ne l'ai pas aimée

Ma Négresse blonde d'huile de palme à la taille de plume
Cuisses de loutre en surprise et de neige du Kilimandjaro
Seins de rizières mûres et de collines d'accacias sous le Vent d'Est

Nolivé aux bras de boas, aux lèvres de serpent-minute
Nolivé aux yeux de constellation — point n'est besoin de lune pas de tam-tam

Mais sa voix dans ma tête et le pouls fiévreux de la nuit !...
Ah ! tu crois que je ne l'ai pas aimée !

Mais ces longues années, cet écartellement sur la roue des années, ce carcan qui étranglait toute action
Cette longue nuit sans sommeil... J'errais cavale du Zambèze,

courant et ruant aux étoiles
Rongée d'un mal sans nom comme d'un léopard sur le garrot.

Je ne l'aurais pas tuée si moins aimée.
Il fallait échapper au doute

A l'ivresse du lait de sa bouche, au tam-tam lancinant de la nuit de mon sang
A mes entrailles de laves ferventes, aux mines d'uranium de mon cœur dans les abîmes de ma Négritude

✓2

LA VOIX BLANCHE

Comment ? Pas un mot de regret...

CHAKA

On regrette le mal.

LA VOIX BLANCHE

Le plus grand mal, c'est de voler la douceur des narines.

A mon amour à Nolivé
Pour l'amour de mon Peuple noir.

LA VOIX BLANCHE

Ma parole Chaka, tu es poète... ou beau parleur... un policien !

CHAKA

Des courriers m'avaient dit :
« Ils débarquent avec des règles, des équerres des compas
des sextants
« L'épiderme blanc les yeux clairs, la parole nue et la bouche
mince

« Le tonnerre sur leurs navires. »

Je devins une tête un bras sans tremblement, ni guerrier ni
boucher
Un politique tu l'as dit — je tuai le poète — un homme
d'action seul
Un homme seul et déjà mort avant les autres, comme ceux
que tu plains.
Qui saura ma passion ?

LA VOIX BLANCHE

Un homme intelligent qui a des oubli singuliers.
Mais écoute Chaka et te souviens.

LA VOIX DU DEVIN ISSANOSSI (*lointaine*)

Réfléchis bien Chaka, je ne te force pas : je ne suis qu'un
devin un technicien.

Le pouvoir ne s'obtient sans sacrifice, le pouvoir absolu
exige le sang de l'être le plus cher.

UNE VOIX (*comme de Chaka, lointaine*)

Il faut mourir enfin, tout accepter...
Demain mon sang arrosera ta médecine, comme le lait la
sécheresse du couscous.
Davin disparaît de ma face ! On accorde à tout condamné
quelques heures d'oubli.

CHAKA (*il se réveille en sursaut*)

Non non Voix blanche, tu le sais bien...

LA VOIX BLANCHE

Que le pouvoir fut bien ton but...

CHAKA

Un moyen...

LA VOIX BLANCHE

Tes délices...

CHAKA

Mon calvaire.
Je voyais dans un songe tous les pays aux quatre coins de
l'horizon soumis à la règle, à l'équerre et au compas

✓

Les forêts fauchées les collines anéanties, vallons et fleuves
dans les fers.
Je voyais les pays aux quatre coins de l'horizon sous la grille
tracée par les doubles routes de fer
Je voyais les peuples du Sud comme une fourmilière de
silence

Au travail. Le travail est saint, mais le travail n'est plus
le geste
Le tam-tam ni la voix ne rythment plus les gestes des saisons.
Peuples du Sud dans les chantiers, les ports les mines les
manufactures
Et le soir ségrégés dans les kraals de la misère.
Et les peuples entassent des montagnes d'or noir d'or rouge
— et ils crèvent de faim.
Et je vis un matin, sortant de la brume de l'aube, la forêt
des têtes laineuses
Les bras fanés le ventre cave, des yeux et des lèvres immenses
appelant un dieu impossible.
Pouvais-je rester sourd à tant de souffrances bafouées ?

CHAKA
Ce n'est pas hair que d'aimer son peuple.
Je dis qu'il n'est pas de paix armée, de paix sous l'oppression
De fraternité sans égalité. J'ai voulu tous les hommes frères.

LA VOIX BLANCHE
Tu as mobilisé le Sud contre les Blancs...

CHAKA
Ah ! te voilà Voix Blanche, voix partiale voix endormeuse.
Tu es la voix des forts contre les faibles, la conscience des
possédants de l'Outre-mer.
Je n'ai pas hai les Roses-d'oreilles. Nous les avons reçus
comme les messagers des dieux
Avec des paroles plaisantes et des boissons exquises.
Ils ont voulu des marchandises, nous avons tout donné :
des ivoires de miel et des peaux d'arc-en-ciel
Des épices de l'or, pierres précieuses perroquets et singes
que sais-je ?

Dirai-je leurs présents rouillés, leurs poudreuses verroteries ?
Qui en apprenant leurs canons, je devins une tête
La souffrance devint mon lot, celle de la poitrine et de l'esprit.

LA VOIX BLANCHE
Tu as mobilisé le Sud contre les Blancs...

CHAKA
La souffrance acceptée d'un cœur pieux est rédemption...

LA VOIX BLANCHE
De cette haine qui brûle le cœur.
La faiblesse du cœur est sainte, pas cette tornade de feu.

Et la mienne fut acceptée...

✓4

LA VOIX BLANCHE
D'un cœur contrit...

J'entends le roucoulement au matin de Nolivé, la pomme-cannelle qui roule dans l'herbe parfumée.

CHAKA

Pour l'amour de mon peuple noir.

LE CHŒUR

Il va donc nous quitter! Comme il est noir! C'est l'heure de la solitude.

LA VOIX BLANCHE

L'amour de Nolivé et des couchés du Vallon-de-la-Mort?

CHAKA

Pour l'amour de ma Nolivé. Pourquoi le répéter?
Chaque mort fut ma mort. Il fallait préparer les moissons
à venir
Et la meule à broyer la farine si blanche des tendresses noires.

LE CORYPHÉE

Et comme il est splendide ! C'est l'heure de la renaissance.
Le poème est mûr au jardin d'enfance, c'est l'heure de l'amour.

CHAKA

O ma fiancée, j'ai longtemps attendu cette heure
Longtemps peiné pour cette nuit d'amour sans fin, souffert
beaucoup beaucoup
Comme l'ouvrier à midi salue la terre froide.

LA VOIX BLANCHE

Il sera beaucoup pardonné à qui aura beaucoup souffert...

CHANT II

(*tam-tam d'amour, vif*)

CHAKA

(*il a fermé les yeux un moment ; il les rouvre et longuement les fixe vers l'Est, visage grave rayonnant*)
Voici la Nuit qui vient, ma bonne-et-belle Nuit la lune louis d'or.

LE CORYPHÉE

C'est l'heure de l'amour dans la minute qui précède
C'est Chaka seul, dans la splendeur noire élancée du nu
Dans cette angoisse de la joie, la densité du sexe et de la gorge.

LE CHŒUR

Bayété Baba ! Bayété ô Bayété !

15

CHAKA

Le Buffle qui brise tout bouclier des braves.
« O mon père » dit « ô ma mère » le dos de la déroute.
Mais je ne suis pas le poème, mais je ne suis pas le tam-tam
Je ne suis pas le rythme. Il me tient immobile, il sculpte
tout mon corps comme une statue du Baoulé.

LE CHŒUR

Non je ne suis pas le poème qui jaillit de la matrice sonore
Non je ne fais pas le poème, je suis celui qui accompagne
Je ne suis pas la mère, mais le père qui le tient dans ses bras
et le caresse et tendrement lui parle.

LE CORYPHÉE

O Zoulou ô Chaka ! Tu n'es plus le Lion rouge dont les
yeux incendent les villages au loin.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Bayété !

LE CORYPHÉE

Tu n'es plus l'Eléphant qui piétine patates douces, qui
attrache palmes d'orgueil.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Bayété !

LE CORYPHÉE

Tu es plus le Buffle terrible plus que Lion et plus qu'Elé-
phant

Le Buffle qui brise tout bouclier des braves.

« O mon père » dit « ô ma mère » le dos de la déroute.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Bayété !

CHAKA

O ma fiancée, j'ai longtemps attendu cette heure
Longtemps erré dans les steppes de la jeunesse, et à d'autres
la flûte et les mugissements de miel
Longtemps loin visité les retraites des sages.

LE CHŒUR

O toi Zoulou ! toi le durement initié, l'Oint des huiles
viriles fils des tatouages patients !

CHAKA

J'ai longtemps parlé dans la solitude des palabres
Et beaucoup combattu dans la solitude de la mort
Contre ma vocation. Telle fut l'épreuve, et le purgatoire
du Poète.

LE CORYPHÉE

Tu es Zoulou par qui nous croissons dru, les narines par
quoi nous buvons la vie forte
Et tu es le Doué-d'un-large-dos, tu portes tous les peuples
à peau noire.

✓6

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Zoulou !

CHAKA

Tam-tam, rythme l'heure ineffable, chante la Nuit et chante
Nolivé
Et vous ô Chœur formez les veilles, soyez-nous la garde
d'amour.

LE CORYPHÉE

Tu es l'athlète et le pagne est tombé, et te regardent en mou-
rant les guerriers.
C'est un alcool très doux qui fait trembler les corps.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Zoulou !

LE CORYPHÉE

Tu es le danseur élancé qui crée le rythme du tam-tam, l'équi-
libré de ton buste et des bras.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Zoulou !

CHAKA

LE CORYPHÉE

Et nous voilà debout aux portes de la Nuit, buvant des
contes très anciens et mâchant des noix blanches.
Nous ne dormirons pas ah ! nous ne dormons pas dans
l'attente de la Bonne Nouvelle.

LE CHŒUR

Bien mort le politique, et vive le Poète !

✓2

CHAKA

Tam-tam, rythme l'heure ineffable, chante la Nuit et chante
Nolivé
Et vous ô Chœur formez les veilles, soyez-nous la garde
d'amour.

LE CORYPHÉE

Et nous voilà debout aux portes de la Nuit, buvant des
contes très anciens et mâchant des noix blanches.
Nous ne dormirons pas ah ! nous ne dormons pas dans
l'attente de la Bonne Nouvelle.

LE CORYPHÉE

Elle va mourir Nolivé dans l'aubier de sa chair n'deissane !
Et à l'aube naîtra la Bonne Nouvelle.

CHAKA

O ma Nuit ! ô ma Noire ! ma Nolivé !
Cette grande faiblesse est morte sous tes mains d'huile
Qui suit la peine. C'est la chaleur des palmes dans la poitrine
Maintenant, les aromates qui nourrissent les muscles
L'encens dans la chambre nuptiale, qui fait les cœurs voyants.
O ma Nuit ! ô ma Blonde ! ma lumineuse sur les collines
Mon humide au lit de rubis, ma Noire au secret de diamant
Chair noire de lumière, corps transparent comme au matin
du jour premier.

Mais elle est morte cette angoisse de la gorge, lorsqu'on est
nus l'un devant l'autre
Et soudain éblouis et soudain foudroyés par les yeux de
l'Amant

Ah ! l'âme dévêtue jusqu'à la racine et au roc.
Mais elle est morte cette angoisse sous tes mains d'huile.

LE CORYPHÉE

Aube blanche aurore nouvelle qui ouvres les yeux de mon peuple.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Zoulou !

CHAKA

Tam-tam au loin, rythme sans voix qui fait la nuit et tous les villages au loin
Par-delà forêts et collines, par-delà le sommeil des marigots...
Et moi je suis celui-qui-accompagne, je suis le genou au flanc du tam-tam, je suis la baguette sculptée
La pirogue qui fend le fleuve, la main qui sème dans le ciel,
le pied dans le ventre de la terre
Le pilon qui épouse la courbe mélodieuse. Je suis la baguette qui bat laboure le tam-tam.
Qui parle de monotonie ? La joie est monotone la beauté monotone

L'éternel un ciel sans nuage, une forêt bleue sans un cri,
la voix toute seule mais juste.
Dure ce grand combat sonore, cette lutte harmonieuse, la sueur perles de rosée !
Mais non, je vais mourir d'attente...
Que de cette nuit blonde — ô ma Nuit ô ma Noire ma Nolivé —
Que du tam-tam surgisse le soleil du monde nouveau.

(Chaka s'affaisse doucement : il est mort.)

LE CORYPHÉE

Aube blanche aurore nouvelle qui ouvres les yeux de mon peuple.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Bayété !

LE CORYPHÉE

Rosée ô rosée qui réveilles les racines soudaines de mon peuple.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Bayété !

LE CORYPHÉE

Là-bas le soleil au zénith sur tous les peuples de la terre.

LE CHŒUR

Bayété Bâba ! Bayété ô Bayété !

(Le Chœur répète ce verset tandis qu'il s'éloigne derrière le rideau.)

Ethiopiques, 1956

100

CONGO

(guimm pour trois kôras et un balafong)

Oho ! Congo oho ! Pour rythmer ton nom grand sur les eaux sur les fleuves sur toute mémoire Que j'émeuve la voix des kôras Koyaté ! L'encre du scribe est sans mémoire.

Oho ! Congo couchée dans ton lit de forêts, reine sur l'Afrique domptée
Que les phallus des monts portent haut ton pavillon
Car tu es femme par ma tête par ma langue, car tu es femme par mon ventre
Mère de toutes choses qui ont narines, des crocodiles des hippopotames
Lamantins iguanes poissons oiseaux, mère des crues nourrice des moissons.
Femme grande ! eau tant ouverte à la rame et à l'étrave des pirogues
Ma Saô mon amante aux cuisses furieuses, aux longs bras de nénuphars calmes
Femme précieuse d'ouzougou, corps d'huile imputrescible à la peau de nuit diamantine.

Toi calme Déesse au sourire étale sur l'élan vertigineux de ton sang
O toi l'Impaludée de ton lignage, délivre-moi de la surrection de mon sang.
Tamtam toi toi tamtam des bonds de la panthère, de la stratégie des fourmis
Des haines visqueuses au jour troisième surgies du potopoto des marais
Hâ ! sur toute chose, du sol spongieux et des chants savonneux de l'Homme-blanc
Mais délivre-moi de la nuit sans joie, et guette le silence des forêts.
Donc que je sois le fût splendide et le bond de vingt-six coudées
Dans l'alizé, sois la fuite de la pirogue sur l'élan lisse de ton ventre.
Clairières de ton sein îles d'amour, collines d'ambre et de gongo
Tanns d'enfance tanns de Joal, et ceux de Dyilôr en Septembre
Nuits d'Ermenonville en Automne — il avait fait trop beau trop doux.
Fleurs sereines de tes cheveux, pétales si blancs de ta bouche
Surtout les doux propos à la néoménie, jusques à la mi-nuit du sang.
Délivre-moi de la nuit de mon sang, car guette le silence des forêts.

Mon amante à mon flanc, dont l'huile fait docile mes mains mon âme
Ma force s'érige dans l'abandon, mon honneur dans la soumission

Et ma science dans l'instinct de ton rythme. Noue son élan le coryphée
A la proue de son sexe, comme le fier chasseur de lamantins.
Rythmez clochettes rythmez langues rythmez rames la danse du Maître des rames.
Ah ! elle est digne, sa pirogue, des choeurs triomphants de Fadyoutt
Et je clame deux fois deux mains de tam-tams, quarante vierges à chanter ses gestes.
Rythmez la flèche rutilante, la griffe à midi du Soleil
Rythmez, crécelles des cauris, les bruissements des Grandes Eaux
Et la mort sur la crête de l'exultation, à l'appel irrécusable du gouffre.

Mais la pirogue renaitra par les nénuphars de l'écume
Surnagera la douceur des bambous au matin transparent du monde.

LE KAYA-MAGAN

(guimm pour kôra)

KAYA-MAGAN je suis ! la personne première
Roi de la nuit noire de la nuit d'argent, Roi de la nuit de verre.
Paissez mes antilopes à l'abri des lions, distants au charme de ma voix.
Le ravissement de vous émaillant les plaines du silence !

Vous voici quotidiennes mes fleurs mes étoiles, vous voici
à la joie de mon festin.
Donc paissez mes mamelles d'abondance, et je ne mange pas
qui suis source de joie
Paissez mes seins forts d'homme, l'herbe de lait qui huit
sur ma poitrine.

Que l'on allume chaque soir douze mille étoiles sur la
Grand-Place
Que l'on chauffe douze mille écuelles cerclées du serpent
de la mer pour mes sujets
Très pieux, pour les faons de mon flanc, les résidents de
ma maison et leurs clients
Les Guélowârs des neuf tatas et les villages des brousses
barbares

Pour tous ceux-là qui sont entrés par les quatre portes sculp-
tées — la marche
Solennelle de mes peuples patients ! leurs pas se perdent
dans les sables de l'Histoire.
Pour les blancs du Septentrion, les nègres du Midi d'un bleu
si doux.

Et je ne dénombre les rouges du Ponant, et pas les transhu-
mants du Fleuve !
Mangez et dormez enfants de ma sève, et vivez votre vic
des grandes profondeurs
Et paix sur vous qui déclinez. Vous respirez par mes
narines.

Je dis KAYA-MAGAN je suis ! Roi de la lune, j'unis la nuit
et le jour
Je suis Prince du Nord du Sud, du Soleil-levant Prince et du
Soleil-couchant

La plaine ouverte à mille ruts, la matrice où se fondent
les métaux précieux.
Il en sort l'or rouge et l'Homme rouge — rouge ma dilec-
tion à moi
Le Roi de l'or — qui a la splendeur du midi, la douceur
féminine de la nuit.
Donc picorez mon front bombé, oiseaux de mes cheveux
serpents.

Vous ne nous nourrissez seulement de lait bis, mais picorez
la cervelle du Sage
Maître de l'hieroglyphe dans sa tour de verre.

Paissez faons de mon flanc sous ma récade et mon croissant
de lune.
Je suis le Buffle qui se rit du Lion, de ses fusils chargés
jusqu'à la gueule.
Et il faudra bien qu'il se prémunisse dans l'enceinte de ses
muraillles.

Mon empire est celui des proscrits de César, des grands
bannis de la raison ou de l'instinct
Mon empire est celui d'Amour, et j'ai faiblesse pour toi
femme
L'étrangère aux yeux de clairière, aux lèvres de pomme
cannelle au sexe de buisson ardent
Car je suis les deux battants de la porte, rythme binaire de
l'espace, et le troisième temps
Car je suis le mouvement du tam-tam, force de l'Afrique
future.

Dormez faons de mon flanc sous mon croissant de lune.

10

Ethiopiques, 1956

11

A NEW YORK

(pour un orchestre de jazz : solo de trompette)

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.
Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre
Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel
Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.
Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel
Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.
Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan — C'est au bout de la troisième semaine que vous saisis la fièvre en un bond de jaguar
Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air
Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.

Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche
Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.
Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des coeurs artificiels payés en monnaie forte
Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.
Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides
Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

II

Voici le temps des signes et des comptes
New York ! or voici le temps de la manne et de l'hysope.
Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au rythme du sang ton sang.
J'ai vu dans Harlem bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs flamboyantes — C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques
J'ai vu se préparer la fête de la Nuit à la fuite du jour. Je proclame la Nuit plus vérifique que le jour.
C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire
Tous les éléments amphibiens rayonnants comme des soleils.
Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu Harlem Harlem !
Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés par les pieds nus de danseurs Dans

Croupes ondes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux
Aux pieds des chevaux de police, les mangues de l'amour rouler des maisons basses.
Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc des ruisseaux de lait noir dans le brouillard bleu des cigares.
J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins et des panaches de sorciers.
Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang
Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam sang et tam-tam.

III

New York ! je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang
Qu'il dérouille tes articulations d'acier, comme une huile de vie
Qu'il donne à tes ponts la courbe des croupes et la souplesse des lianes.
Voici revenir les temps très anciens, l'unité retrouvée la réconciliation du Lion du Taureau et de l'Arbre
L'idée liée à l'acte l'oreille au cœur le signe au sens.
Voilà tes fleuves bruissants de caïmans musqués et de lamançons aux yeux de mirages. Et nul besoin d'inventer les Sirènes.
Mais il suffit d'ouvrir les yeux à l'arc-en-ciel d'Avril
Et les oreilles, surtout les oreilles à Dieu qui d'un rire de saxophone créa le ciel et la terre en six jours.
Et le septième jour, il dormit du grand sommeil nègre.

E Éthiopiques, 1958

FEMME NOIRE

Femme nue, femme noire
 Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté !
 J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait
 mes yeux.
 Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi, je te découvre,
 Terre promise, du haut d'un haut col calciné
 Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair
 d'un aigle.

Femme nue, femme obscure
 Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir,
 bouche qui fais lyrique ma bouche
 Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses
 ferventes du Vent d'Est

Tamtam sculpté, tamtam tendu qui grondes sous les doigts
 du vainqueur
 Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée.

Femme nue, femme obscure
 Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de
 l'athlète, aux flancs des princes du Mali
 Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur
 la nuit de ta peau
 Délices des jeux de l'esprit, les reflets de l'or rouge sur ta
 peau qui se moire
 A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux
 soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire
 Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel
 Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres pour
 nourrir les racines de la vie.

E Chants d'ombre, 1945

NEIGE SUR PARIS

13

Seigneur, vous avez visité Paris par ce jour de votre naissance

Parce qu'il devenait mesquin et mauvais
Vous l'avez purifié par le froid incorruptible
Par la mort blanche.

Ce matin, jusqu'aux cheminées d'usine qui chantent à l'unisson

Arborant des draps blancs

— « Paix aux Hommes de bonne volonté ! »

Seigneur, vous avez proposé la neige de votre Paix au monde divisé à l'Europe divisée

A l'Espagne déchirée

Et le Rebelle juif et catholique a tiré ses mille quatre cents canons contre les montagnes de votre Paix.

Seigneur, j'ai accepté votre froid blanc qui brûle plus que le sel.

Voici que mon cœur fond comme neige sous le soleil.
J'oublie

Les mains blanches qui tirèrent les coups de fusils qui croulèrent les empires

Les mains qui flagellèrent les esclaves, qui vous flagellèrent
Les mains blanches poudreuses qui vous giflèrent, les mains peintes poudrées qui m'ont giflé

Les mains sûres qui m'ont livré à la solitude à la haine
Les mains blanches qui abattirent la forêt de rôniers qui dominait l'Afrique, au centre de l'Afrique

Droits et durs, les Saras beaux comme les premiers hommes qui sortirent de vos mains brunes.

Elles abattirent la forêt noire pour en faire des traverses de chemin de fer

Elles abattirent les forêts d'Afrique pour sauver la Civilisation, parce qu'on manquait de matière première humaine.

Seigneur, je ne sortirai pas ma réserve de haine, je le sais, pour les diplomates qui montrent leurs canines longues Et qui demain troqueront la chair noire.

Mon cœur, Seigneur, s'est fondu comme neige sur les toits de Paris

Au soleil de votre douceur.

Il est doux à mes ennemis, à mes frères aux mains blanches sans neige

A cause aussi des mains de rosée, le soir, le long de mes joues brûlantes.

€ Chants d'ombre, 1945

Ah ! puissé-je un jour d'une voix couleur de braise, puissé-je chanter

L'amitié des camarades fervente comme des entrailles et délicate, forte comme des tendons.

Écoutez-nous, Morts étendus dans l'eau au profond des plaines du Nord et de l'Est.

Recevez ce sol rouge, sous le soleil d'été ce sol rougi du sang des blanches hosties

Recevez le salut de vos camarades noirs, Tirailleurs sénégalais

MORTS POUR LA RÉPUBLIQUE !

Tours, 1938.

14
AUX TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS
MORTS POUR LA FRANCE

Voici le Soleil

Qui fait tendre la poitrine des vierges

Qui fait sourire sur les bancs verts les vieillards

Qui réveillerait les morts sous une terre maternelle.

J'entends le bruit des canons — est-ce d'Irun ?

On fleurit les tombes, on réchauffe le Soldat Inconnu.

Vous mes frères obscurs, personne ne vous nomme.

On promet cinq cent mille de vos enfants à la gloire des futurs morts, on les remercie d'avance futurs morts obscurs

Die Schwarze schande !

Écoutez-moi, Tirailleurs sénégalais, dans la solitude de la terre noire et de la mort

Dans votre solitude sans yeux sans oreilles, plus que dans ma peau sombre au fond de la Province

Sans même la chaleur de vos camarades couchés tout contre vous, comme jadis dans la tranchée jadis dans les palabres du village

Écoutez-moi, Tirailleurs à la peau noire, bien que sans oreilles et sans yeux dans votre triple enceinte de nuit.

Nous n'avons pas loué de pleureuses, pas même les larmes de vos femmes anciennes

— Elles ne se rappellent que vos grands coups de colère, préférant l'ardeur des vivants.

Les plaintes des pleureuses trop claires

Trop vite asséchées les joues de vos femmes, comme en saison sèche les torrents du Fouta

Les larmes les plus chaudes trop claires et trop vite bues au coin des lèvres oublieuses.

Nous vous apportons, écoutez-nous, nous qui épelions vos noms dans les mois que vous mouriez

Nous, dans ces jours de peur sans mémoire, vous apportons l'amitié de vos camarades d'âge.

E Hosho noirs, 1948

15

NDESSÉ

Mère, on m'écrivit que tu blanchis comme la brousse à l'extrême hivernage

Quand je devais être ta tête, la tête gymnique de tes moissons
Ta saison belle avec sept fois neuf ans sans nuages et les greniers pleins à craquer de fin mil.

Ton champion Kor-Sanou ! Tel le palmier de Katamague Il domine tous ses rivaux de sa tête au mouvant panache d'argent

Et les cheveux des femmes s'agitent sur leurs épaules, et les cœurs des vierges dans le tumulte de leur poitrine.

Voici que je suis devant toi Mère, soldat aux manches nues Et je suis vêtu de mots étrangers, où tes yeux ne voient qu'un assemblage de bâtons et de haillons.

Si je te pouvais parler Mère ! Mais tu n'entendrais qu'un gazouillis précieux et tu n'entendrais pas

Comme lorsque, bonnes femmes de séries, vous déridiez le dieu aux troupeaux de nuages

Pétaradant des coups de fusil par-dessus le cliquetis des mots paragnessés.

Mère, parle-moi. Ma langue glisse sur nos mots sonores et durs.

Tu les sais faire doux et moelleux comme à ton fils chéri autrefois.

Ah ! me pèse le fardeau pieux de mon mensonge Je ne suis plus le fonctionnaire qui a autorité, le marabout aux disciples charmés.

L'Europe m'a broyé comme le plat guerrier sous les pattes pachydermes des tanks

Mon cœur est plus meurtri que mon corps jadis, au retour des lointaines escapades aux bords enchantés des Esprits.

Je devais être, Mère, le palmier florissant de ta vieillesse, je te voudrais rendre l'ivresse de tes jeunes années.

Je ne suis plus que ton enfant endolori, et il se tourne et retourne sur ses flancs douloureux

Je ne suis plus qu'un enfant qui se souvient de ton sein maternel et qui pleure.

Reçois-moi dans la nuit qu'éclaire l'assurance de ton regard Redis-moi les vieux contes des veillées noires, que je me perde par les routes sans mémoire.

Mère, je suis un soldat humilié qu'on nourrit de gros mil.

Dis-moi donc l'orgueil de mes pères !

Front-Stalag 230.

E Hoshis noires, 1948

ÉLÉGIE DES CIRCONCIS

Nuit d'enfance, Nuit bleue Nuit blonde à Lune !
Combien de fois t'ai-je invoquée ô Nuit ! pleurant au bord
des routes
Au bord des douleurs de mon âge d'homme ? Solitude !
et c'est les dunes alentour.

Or c'était nuit d'enfance extrême, dense comme la poir.
La peur courbait les dos sous les rugissements des lions
Courbait les hautes herbes le silence sournois de cette nuit.
Feu de branches toi feu d'espoir ! pâle mématoire du Soleil
qui rassurait mon innocence

A peine — il me fallait mourir. Je portais la main à mon
cou, comme la vierge qui frissonne à l'horreur de la mort.
Il me fallait mourir à la beauté du chant — toutes choses
dérivent au fil de la mort.

Voyez le crépuscule à la gorge de tourterelle, quand rou-
couent bleues les palombes
Et violent les mouettes du rêve avec des cris plaintifs.

Mourrons et dansons coude à coude en une guirlande tressée
Que la robe n'emprisonne nos pas, mais rutile le don de la
promise, éclairs sous les nuages.

Le tam-tam laboure *wéé* ! le silence sacré. Dansons, le chant
fouette le sang
La vie tient la mort à distance.

Dansons au refrain de l'angoisse, que se lève la nuit du sexe
dessus notre ignorance dessus notre innocence.

Ah ! mourir à l'enfance, que meure le poème se désintègre
la syntaxe, que s'abîment tous les mots qui ne sont pas
essentiels.

Le poids du rythme suffit, pas besoin de mots-ciment pour
bâtir sur le roc la cité de demain.

Surgisse le Soleil de la mer des ténèbres
Sang ! Les flots sont couleur d'aurore.

Mais Dieu, tant de fois ai-je lamenté — combien de fois ?
— les nuits d'enfance transparentes.

Midi-le-Mâle est l'heure des Esprits, où toute forme se
dépouille de sa chair

Comme les arbres en Europe sous le soleil d'hiver.
Voilà, les os sont abstraits, ils ne se prêtent qu'aux calculs
de la règle du compas du sextant.

La vie comme le sable s'échappe aux doigts de l'homme,
les cristaux de neige emprisonnent la vie de l'eau
Le serpent de l'eau glisse aux mains vaines des roseaux.

Nuits chères Nuits amies, et Nuits d'enfance, parmi les
tanns parmi les bois

Nuits palpitanteres de présences, et de paupières, si peuplées
d'ailes et de souffles
De silence vivant, dites combien de fois vous ai-je lamentées
au mitan de mon âge ?

Le poème se fane au soleil de midi, il se nourrit de la rosée
du soir
Et rythme le tam-tam le battement de la sève sous le parfum
des fruits mûrs.

Maitre des Initiés, j'ai besoin je le sais de ton savoir pour
percer le chiffre des choses

Prendre connaissance de mes fonctions de père et de lamarque
Mesurer exactement le champ de mes charges, répartir la
moisson sans oublier un ouvrier ni orphelin.

Le chant n'est pas que charme, il nourrit les têtes laineuses
de mon troupeau.

Le poème est oiseau-serpent, les noces de l'ombre et de la
lumière à l'aube
Il monte Phénix ! il chante les ailes déployées, sur le carnage
des paroles.

E Nocturnes, 1961

16

VERTIGE

Vertige !...

DÉPART

Dix-huit mille pieds à la verticale de Marrakech
 L'Afrique me salue, je dis adieu à l'Europe.
 D'abord j'ai salué l'Afrique dessus le parallèle de Bordeaux,
 et bien auparavant

Quand montaient à ma mémoire à mes narines vibrantes,
 les peaux brunes odeur couleur de musc.

Sous mes pieds maintenant, le troupeau blanc des moutons
 aux dos roses.

Laissant à tribord Las Palmas, à l'ombre de ses collines
 neigeuses

Nous avons foncé droit sur Bir Moughrein, le fort où je liai
 amitié

Avec un jeune palmier du Trarza, d'ambre sous ses boucles
 polies.

Je suis parti
 Par les chemins bordés de rosée
 Où piaillaît le soleil.

Quand montaient à ma mémoire à mes narines vibrantes,
 les peaux brunes odeur couleur de musc.

Sous mes pieds maintenant, le troupeau blanc des moutons
 aux dos roses.

Laissant à tribord Las Palmas, à l'ombre de ses collines
 neigeuses

Nous avons foncé droit sur Bir Moughrein, le fort où je liai
 amitié

Avec un jeune palmier du Trarza, d'ambre sous ses boucles
 polies.

C'était il y a longtemps, des roses noires fleurissaient sur les
 bords du Draa.

Lors les oasis étaient parfumées de chants d'ombre et d'eaux
 vives.

Mais c'est déjà Atar, est passé l'oued blanc sur la noire
 hamada

Et sourdent les odeurs du Ksour, avec le lait et la laine et
 l'urine.

Le soleil le soleil derrière les montagnes de l'ouest
 A l'est, la douceur mauve des monts de l'Adrar.

L'avion glisse lentement son museau vers la mer
 Vers la clarté rouge du ciel, sur le gouffre de la nuit de la mer
 de la mort

Et ce sont comme des flocons d'étoiles sur la mer Atlantique.
 A la pointe des Almadies, montera bientôt l'espoir des
 Mamelles

Bientôt, au-dessus du cimetière marin
 La douceur de la terre noire, et le regret de ton absence

A Toi.

Elettro d'hiverage, 1972

LE TRAIN PERDU

C'est un train en perdition dans la nuit
 Et que guettent jalousement les requins des abîmes.

E poèmes perdus

PERCEUR DE TAM-TAM

Homme sinistre,
 Bec d'acier,
 Perceur de joie,
 J'ai des armes sûres.

Mes paroles de silex, dures et tranchantes
 Te frapperont ;
 Ma danse et mon rire, dynamite délirante,
 Eclateront
 Comme des bombes.

Je t'abattrai,
 Corbeau noir,
 Perceur de tam-tam
 Tueur de vie.

E L.-S.S. poète d'aujourd'hui

1986

Sans pensée de retour.
 Vendez tous mes bijoux.

E poèmes perdus

(1928-1936)

17

A LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR

18

Léopold Sédar Senghor!
Je chante ce nom annonciateur du poème
Cette triple vague, ce palier de gloire, la
fugue aux lointains de silence et d'or!
Sept syllabes constellant un destin d'homme,
Sept voyelles donnant mesure d'une voix!
Dès le premier souffle issu de l'enfant
Il y eut cette grande phrase solennelle
Que le chant et la pensée vaste de l'âge
Ont su soutenir.
Tu n'as pas menti à ton nom.
Il plane sur toi, son envergure est plus large
Que tu ne le sais.
Ce n'est pas sur tes royaumes visibles
Où règnent en leur midi tes idées
Que son ombre est la plus immense et durable
Mais sur tes gouffres à toi-même cachés,
Abîmes d'une archaïque mémoire
Qui est nôtre par toi.
Toi l'Africain
Héritier par droit de naissance
d'Empires de l'âme qui nous sont inconnus,
Comme son amant se choisit son aimée
— Et c'est aussi adopter une mère —
Tu es devenu le fils et l'époux
D'une autre ténèbre d'une autre lumière
Grecque et numide Méditerranée.

Et de toutes ses langues mariées à la tienne
De la vague intérieure au lexique océan
Tu as fait ton unique parole
Pareille aux premiers jours.
Ce français d'ebène aux odeurs si cambrées
Aux rythmes rutilants de cymbales,
C'est l'espace entier où ton nom se déploie
Sa patrie plurielle que tu nous inventes parce
que l'aigle en toi l'a perçue
Bien avant que ne l'ait formée la matrice des
grands rêves de l'homme,
C'est le vieil hexagone par toi retaillé et
serti au foyer de trois continents
Dans la triple pupille de l'oiseau qu'est ton
nom arquant ses rémiges de Dakar à Byzance.

Pierre Emmanuel

(ajout aux Élégies majeures, 1979)

« Est-ce tout cela climat étendue espace
qui crée le clan la tribu la nation
la peau la race des dieux
notre dissemblance inexorable. »

Mais cette rationalisation du concept racial le poète n'a pas tout à fait le courage de la reprendre à son compte : on voit qu'il se borne à interroger ; sous sa volonté d'union perce un amer regret. Étrange chemin : humiliés, offensés, les noirs fouillent au plus profond d'eux-mêmes pour retrouver leur plus secret orgueil, et quand ils l'ont enfin rencontré, cet orgueil se conteste lui-même : par une générosité suprême ils l'abandonnent, comme Philoctète abandonnaît à Néoptolème son arc et ses flèches. Ainsi le rebelle de Césaire découvre au fond de son cœur le secret de ses révoltes : il est de race royale.

« — c'est vrai qu'il y a quelque chose en toi qui n'a jamais pu se soumettre, une colère, un désir, une tristesse, une impatience, un mépris enfin, une violence... et voilà tes veines charrient de l'or non de la boue, de l'orgueil non de la servitude. Roi tu as été Roi Jadis. »

Mais il repousse aussitôt cette tentation :

« Une loi est que je couvre d'une chaîne sans cassure jusqu'au confluent de feu qui me volatilise qui m'épure et m'incendie de mon prisme d'or amalgamé... Je péirrai. Mais un. Intact. »

C'est peut-être cette nudité ultime de l'homme qui a arraché de lui les oripeaux blancs qui masquaient sa cuirasse noire et qui, à présent, défait et rejette cette cuirasse elle-même ; c'est peut-être cette nudité sans couleur qui symbolise le mieux la Négritude : car la Négritude n'est pas un état, elle est pur dépassément d'elle-même, elle est amour. C'est au moment où elle se renonce qu'elle se trouve ; c'est au moment où elle accepte de perdre qu'elle a gagné : à l'homme de couleur et à lui seul il peut être demandé de renoncer à la fierté de sa couleur. Il est celui qui marche sur une crête entre le particularisme passé qu'il vient de gravir et l'universalisme futur qui sera le crépuscule de sa négritude ; celui qui vit jusqu'au bout le particularisme pour y trouver l'aurore de l'universel. Et sans doute le travailleur

blanc, lui aussi, prend conscience de sa classe pour la nier puisqu'il veut l'avènement d'une société sans classe : mais, encore une fois, la définition de la classe est objective ; elle résume seulement les conditions de son aliénation ; tandis que le nègre, c'est au fond de son cœur qu'il trouve la race et c'est son cœur qu'il doit arracher. Ainsi la Négritude est dialectique ; elle n'est pas seulement ni surtout l'épanouissement d'instincts ataviques ; elle figure le dépassement d'une situation définie par des consciences libres. Mythe dououreux et plein d'espoir, la Négritude, née du Maï et grossie d'un Bien futur, et vivante comme une femme qui naît pour mourir et qui sent sa propre mort jusque dans les plus riches instants de sa vie ; c'est un repos instable, une fixité explosive, un orgueil qui se renonce, un absolu qui se sait transitoire : car en même temps qu'elle est l'annonciatrice de sa naissance et de son agonie, elle demeure l'attitude existentielle choisie par des hommes libres et vécue absolument, jusqu'à la lie. Parce qu'elle est cette tension entre un Passé nostalgique où le noir n'entre plus tout à fait et un avenir où elle cédera la place à des valeurs nouvelles, la Négritude se pare d'une beauté tragique qui ne trouve d'expression que dans la poésie. Parce qu'elle est l'unité vivante et dialectique de tant de contraires, parce qu'elle est un Complexe rebelle à l'analyse, c'est seulement l'unité multiple d'un chant qui la peut manifester et cette beauté fulgurante du Poème, que Breton nomme « explosive-fixe ». Parce que tout essai pour en conceptualiser les différents aspects aboutirait nécessairement à en montrer la relativité, alors qu'elle est vécue dans l'absolu par des consciences royales, et parce que le poème est un absolu, c'est la poésie seule qui permettra de fixer l'aspect inconditionnel de cette attitude.

Parce qu'elle est une subjectivité qui s'inscrit dans l'objectif, la Négritude doit prendre corps dans un poème, c'est-à-dire dans une subjectivité-objet ; parce qu'elle est un Archétype et une Valeur, elle trouvera son symbole le plus transparent dans les valeurs esthétiques ; parce qu'elle est un appel et un don, elle ne peut se faire entendre et s'offrir que par le moyen de l'œuvre d'art qui est appel à la liberté du spectateur et générosité absolue. La Négritude c'est le contenu du poème, c'est le poème comme chose du monde, mystérieuse et ouverte, indéchiffrable et suggestive ; c'est le poète lui-même. Il faut aller plus loin encore ; la Négritude, triomphe du Narcissisme et suicide de Narcisse,

Puf, le Quai des Poètes, 2011 (1948 : 1^{re} éd.)

✓

tension de l'âme au-delà de la culture, des mots et de tous les faits psychiques, nuit lumineuse du non-savoir, choix délibéré, de l'impossible et de ce que Bataille nomme le « supplice », acceptation intuitive du monde et refus du monde au nom de la « loi du cœur », double postulation contradictoire, rétraction revendicante, expansion de générosité, est, en son essence, Poésie. Pour une fois au moins, le plus authentique projet révolutionnaire et la poésie la plus pure sortent de la même source.

Et si le sacrifice, un jour, est consommé, qui arrivera-t-il ? Qu'arrivera-t-il si le noir dépouillant sa négritude au profit de la Révolution ne se veut plus considérer que comme un proléttaire ? Qu'arrivera-t-il s'il ne laisse plus définir que par sa condition objective ? s'il s'oblige, pour lutter contre le capitalisme blanc, à assimiler les techniques blanches ? La source de la Poésie tarira-t-elle ? ou bien le grand fleuve noir colorera-t-il malgré tout la mer dans laquelle il se jette ? Il n'importe ; à chaque époque sa poésie ; à chaque époque, les circonstances de l'histoire élisent une nation, une race, une classe pour reprendre le flambeau, en créant des situations qui ne peuvent s'exprimer ou se dépasser que par la Poésie ; et tantôt l'élan poétique coïncide avec l'élan révolutionnaire et tantôt ils divergent. Saluons aujourd'hui la chance historique qui permettra aux noirs de

« pousser d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées »¹.

1. CÉSAIRE, *Les armes miraculeuses*, p. 150.

INTRODUCTION

par Léopold SÉDAR SENGHOR

Qu'arrivera-t-il si le noir dépouillant sa négritude au profit de la Révolution ne se veut plus considérer que comme un proléttaire ? Qu'arrivera-t-il s'il ne laisse plus définir que par sa condition objective ? s'il s'oblige, pour lutter contre le capitalisme blanc, à assimiler les techniques blanches ? La source de la Poésie tarira-t-elle ? ou bien le grand fleuve noir colorera-t-il malgré tout la mer dans laquelle il se jette ? Il n'importe ; à

Le dessin du Professeur Julien est de montrer aux Fran-

çais combien cette révolution a fait œuvre féconde plus qu'on ne le croit généralement. Parce qu'elle a eu, plus que les autres sans doute, souci de l'homme. Qu'il nous soit permis de rappeler seulement le décret du 27 avril 1848, qui abolissait définitivement l'esclavage, et cet autre décret, en date du même jour, qui instituait l'instruction gratuite et obligatoire dans les Colonies. C'est ainsi que les hommes de couleur, singulièrement les Nègres, ont pu accéder non seulement à la liberté du citoyen, mais encore et surtout à cette vie personnelle que seule donne la culture ; c'est ainsi qu'ils ont pu, malgré la régression que constituent le Second Empire et la Troisième République, apporter leur contribution à l'humanisme français d'aujourd'hui, qui se fait véritablement universel parce que fécondé par les sucs de toutes les races de la terre.

Certes, la contribution des Nègres en poésie est encore modeste. La raison doit en être cherchée d'ailleurs dans cette régression dont je viens de parler. Telle qu'elle se présente, avec des écrivains comme Césaire, Damas, Roumain, Rabéarivelo, Birago Diop, elle permet de grands espoirs.

Le Professeur Julien m'avait d'abord suggéré de ne choisir que quatre ou cinq jeunes poètes, dont je donnerais de très larges extraits. On devine mon embarras devant un choix qui eût été hasardeux, comme le prouvera au lecteur, je l'espère du moins, notre anthologie.

Mon choix se limite cependant à trois ou quatre poètes par territoire ou groupe de territoires. Je ne me défends pas d'avoir été partial. Mon excuse est que j'ai suivi les conseils du directeur de cette collection, qui voulait que je ne retinsse que les noms de quelques-uns parmi ceux qui affirmaient, avec leur talent, leur négritude. C'est lui également qui a voulu que des poèmes de l'auteur figurassent dans cette anthologie. On ne sera donc pas surpris de n'y pas trouver d'extraits de grands écrivains comme René Maran, qui fut un précurseur plus par ses romans et contes que par ses poèmes. Au reste, mes regrets se font moins vifs à la pensée que Damas, dans « Latitudes françaises », a donné un panorama à peu près complet des poètes ultramarins d'expression française.

Une dernière remarque. Je n'ai pas cru bon d'écartier Madagascar. Rakoto Ratsimamanga, dans sa thèse complémentaire sur « l'origine des Malgaches », nous prouve que le fond de son peuple est mélanésien, et le plus célèbre des poètes de la Grande Île, Rabéarivelo, qui est *hova*, se présente à nous comme un « mélanien ». D'ailleurs Jacques Rabémananjara n'est pas de race *hova*, mais *betsimisaraka*.

Et maintenant, chantent les Nègres !

Jean-F. BRUÈRE	121
Loin des vies	51
Le ciel a ravi	52
Abandonne	52
Et les talus	52
Mets	53
Châtaignes aux cils	53
Aimé CÉSAIRE	55
Barbare	56
Cahier d'un retour au pays natal	57
Avis de tirs	62
Soleil serpent	63
Les oubliettes de la mer et du déluge	63
La femme et le couteau	65
Et les chiens se taisaient	66
La phie	73
An neuf	75
Le coup de couteau du soleil dans le dos des villes surprises	76
Conteaux midi	77
Ex-voto pour un naufrage	79
À l'Afrique.	81
AFRIQUE NOIRE	
Birago DIOP	135
Les Mamelles	136
Viatique	143
Souffles	144
Léopold SÉDAR SENGHOR	147
L'ouragan	149
Nuit de Sine	149
Femme noire	151
À l'appel de la race de Saba	152
Aux tirailleurs sénégalais morts pour la France	157
Ndésé	158
Chant du printemps	160
23 (Pour deux flûtes et un tam-tam lointain)	162
24 (Pour flûtes et balafong)	164
31 (Pour khalam)	165
33 (Pour deux trompes et un balafong)	166
L'Homme et la Bête	166
Congo	168
Le Kaya-Magan	170
David DIOP	173
Celui qui a tout perdu	174
Le temps du martyre	174
Un Blanc m'a dit	175
Soufre, pauvre Nègre	175
Défi à la force	176
MADAGASCAR	
Jean-Joseph RABÉARIVELO	179
2 Quel rat invisible	181
3 La peau de la vache noire est tendue	181
10 Te voilà, debout et nu	182
14 Voici celle dont les yeux	183
GUADELOUPE	
Guy TIROLIEN	85
Prière d'un petit enfant nègre	86
L'âme du noir pays	87
Variation sur un thème de souffrance (vêcue)	88
Paroles sans suite	89
Paul NIGER	91
Petit oiseau qui me moquais ou le paternalisme	92
Je n'aime pas l'Afrique	93
Lune	101
HAITI	
Léon LALEAU	107
Trahison	108
Silhouette	108
Sacrifice	108
Canibale	109
Vaudou	109
JACQUES ROUMAIN	
Madrid	111
Bois-d'Ebène	112
L'amour, la mort	113
Nouveau sermon nègre	118